

— — — — —
— — — — —
— — — — —

Le chameau, le lion
et l'enfant :
penser la traduction
avec les trois
métamorphoses de
Zarathoustra

JAMES KELLY

— — — — —
— — — — —

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

En 2019, j'ai eu l'occasion de participer à « L'Atelier des philosophes », organisé par le Collège international des traducteurs littéraires dans le cadre du programme « La Fabrique des Humanités ». Sous la présidence de Marc de Launay, chacun des dix participants disposait de deux séances pour présenter un projet de traduction. L'atelier et les discussions avec les participants m'ont beaucoup fait réfléchir, non seulement sur mon travail en cours, à savoir une traduction du français vers l'anglais de l'introduction de *L'Autre Métaphysique* de Pierre Montebello¹, mais également sur ma manière de l'aborder et sur l'acte de traduction lui-même. Comment recréer en anglais des idées et une logique minutieusement élaborées en français, une langue qui a conditionné à la fois le contenu et la forme du texte ? Ce n'est que bien plus tard et tout à fait par hasard que j'ai trouvé de quoi nourrir ma réflexion sur ce défi, lorsque, plongé dans la lecture d'un autre livre de Montebello, cette fois une étude sur la philosophie de Nietzsche, je me suis souvenu du discours intitulé « Des trois métamorphoses », dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885)². Il s'agit d'un livre assez singulier, à la fois poétique et prophétique, caractérisé surtout par sa puissance affirmative. Avec sa modestie habituelle, Nietzsche a déclaré des années plus tard dans

1 Pierre Montebello, *L'Autre Métaphysique*, Paris, Les Presses du réel, 2015 (traduction de l'introduction à paraître dans Parrhesia : *A Journal of Critical Philosophy*).

2 J'exprime toute ma reconnaissance à Marc de Launay pour avoir accepté que je cite sa traduction inédite d'*Ainsi parlait Zarathoustra* dans cet article.

l'autobiographique *Ecce Homo* : « Qu'on réunisse l'esprit et la bonté de toutes les grandes âmes ; à elles toutes, elles n'auraient pas suffi à produire un discours de Zarathoustra³. » Dans le discours en question, qui touche à bien des thèmes capitaux de la philosophie nietzschéenne, le sage de Zarathoustra nous enseigne trois métamorphoses de l'esprit : comment il devient chameau, comment le chameau devient lion et comment enfin le lion devient enfant. Mais que pouvons-nous tirer de ces trois métamorphoses dans notre expérience de la traduction ?

Le chameau, nous enseigne le sage de Nietzsche, est la bête de somme par excellence : « Quelle est la plus lourde charge, héros ? c'est ce que demande l'esprit endurent ; que je la prenne sur moi et que ma force s'en réjouisse. » En reprenant le texte que j'avais présenté à l'atelier, je me suis rendu compte qu'il était aussi, en un certain sens, trop « lourd », trop chargé par le poids du texte d'origine et de la langue française. C'était une première approximation, où j'avais commencé par transposer soigneusement tous les aspects du texte d'origine dans la langue cible : sa syntaxe, son vocabulaire, sa ponctuation... bref, toutes les particularités du texte, de son auteur et de sa langue. Le résultat, peu élégant, était un cas d'école de ce « *translationese*⁴ » tant décrié. Bien que présentant tous les éléments du texte d'origine, ce brouillon craquait et grinçait sous le poids du français. Il représentait une traduction littérale et primitive, une « copie » visant une équivalence en un sens étroit et rigide, où aucune exception à la règle – illusoire et fictive – de correspondance systématique entre la source et la cible n'était permise. Tel le chameau, il était chargé du fardeau le plus pesant.

Peu satisfait de cette version, j'ai été interrompu par un autre projet peu après l'avoir achevée, et plusieurs semaines se sont écoulées avant que je puisse y revenir. En la relisant, j'ai eu l'impression – tel l'esprit-chameau dans le discours de Zarathoustra – d'entrer dans un désert qui serait en quelque sorte un « désert des traducteurs » : cet

3 Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, traduction d'Alexandre Vialatte, Paris, Stock, 1931.

4 Terme anglais utilisé pour qualifier les traductions comportant de nombreuses « traces » de la langue source dans la langue cible.

espace flottant et solitaire, à mi-chemin entre le monde étranger du texte à traduire et la familiarité du nôtre – un espace inconnu de celles et ceux qui n’ont jamais habité simultanément deux langues et deux cultures. Dans le discours de Zarathoustra, c’est dans ce désert que le chameau, en se débarrassant de ses fardeaux, se transforme en lion, un esprit qui « veut la liberté pour proie, et régner dans son propre désert ». Pour accomplir cette liberté, il doit d’abord livrer bataille contre l’autorité d’un grand dragon :

Il cherche là son dernier maître : il veut en devenir l’ennemi comme de son dernier Dieu, il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon. Quel est ce grand dragon que l’esprit ne veut plus appeler ni maître ni Dieu ? « Tu dois », c’est le nom de ce dragon ; mais l’esprit du lion dit : « je veux ».

« Tu dois » lui barre la route, étincelant d’or, bête qui porte écailles, et sur chacune brille un « tu dois » aux éclats dorés !

Malgré l’absence de la dramaturgie évoquée par Zarathoustra, je me suis rendu compte que, dans cette deuxième étape de la traduction, j’étais moi aussi en train de livrer bataille – en l’occurrence contre l’autorité du texte d’origine. J’ai donc fait de véritables efforts pour m’éloigner de lui, y compris en relisant la traduction sans m’y référer. Cette étape du processus a été marquée par de nombreuses interrogations : cette structure syntaxique appartient-elle vraiment à ma langue ? La formulation serait-elle plus naturelle si l’on changeait l’ordre des mots ou des blocs syntaxiques ? Faut-il remplacer le pronom *one* (on) par *we* (nous), ou encore recourir à la voix passive, pour éviter toute sensation d’archaïsme ? À chaque fois que la traduction me donnait le sentiment de m’être laissé écraser par l’autorité du texte d’origine, par exemple avec tel ou tel choix ou ordre de mots, je cherchais à répondre avec mon propre « je veux », comme dans l’exemple ci-dessous :

On vit jaillir dans des contextes différents la décision de penser l’être à partir de ce qui se donne, et définitivement dans l’expérience de ce « donné ».
(Texte d’origine)

One saw spring forth in different contexts the decision to think being starting from what is given, and definitively in the experience of this “given”.
(1^{ère} étape – chameau)

We saw the proliferation, in different contexts, of the decision to think being based on what is given, and ultimately in terms of the experience of this “given”.
(2^e étape – lion)

Cette liberté nouvelle avait pour résultat un texte bien plus fluide :

à l'équivalence étroite et rigide du premier brouillon s'en était substituée une autre, plus ample et plus souple, qui était suggestive, par son aisance, d'un texte original ou du moins d'une représentation dans la langue cible du même « sens » que dans la langue source. La persistance de certains problèmes dans cette deuxième étape de la traduction m'a cependant rappelé que cette équivalence n'était pas moins illusoire que l'autre, et qu'elle n'était elle-même qu'un mirage surgi dans la chaleur du désert, fuyant à mesure qu'on essayait de s'en approcher.

Dans le court extrait cité ci-dessus, comme ailleurs dans le texte, Montebello parle de « la donnée », principalement dans une référence à la philosophie d'Henri Bergson et à son livre *Les Données immédiates de la conscience* (1889) ; cependant, dans le même contexte, il parle aussi de « penser l'être à partir de ce qui se donne ». C'est un jeu de mots qui ne possède rien de remarquable en français, et, dans une discussion sur cet aspect du texte, l'un des participants à l'atelier a porté à ma connaissance l'*Essai d'une phénoménologie de la donation* (1997) de Jean-Luc Marion, qui ne parle pas seulement de la donnée mais aussi de « la donation », du « don » et même de « l'adonnée ». En anglais, cette constellation lexicale devient un véritable casse-tête. Certes, la racine latine de « donnée » n'est pas absente en anglais. Ainsi peut-on traduire « les données immédiates de la conscience » par *the immediate data of consciousness*, expression qui fait d'ailleurs le sous-titre de la traduction anglaise du livre de Bergson. Mais dès qu'on cherche un verbe pour traduire « ce qui se donne », on est contraint de puiser dans la racine germanique du verbe *to give*. Tout à coup, on se rend compte qu'il existe des manières de penser « la donnée » qui sont parfaitement naturelles en français mais qui sont de véritables contorsions pour la pensée anglophone. Il faut donc parvenir à refléter dans la traduction cette discordance entre les deux langues, pour que le lecteur fasse le lien entre *to give* d'une part, et *data* et *datum* de l'autre. C'est ainsi que, dans la version finale du texte, j'ai opté pour la duplication, donnant coup sur coup le mot « donné » dans ses deux incarnations : le latin *datum* et le germanique *to give* :

Mais sans doute le mot « donné » prête-il à confusion...

Yet the word "datum" – the "given" – is undoubtedly misleading...

C'est ici, dans cette mise en relation des deux substrats linguistiques, ainsi que dans la mise en évidence de la différence entre le monde du français et celui de l'anglais, que ma traduction est entrée dans le domaine de la troisième métamorphose : j'ai découvert l'esprit de l'enfant.

En quoi consiste cet « esprit de l'enfant » ? Revenons au discours des trois métamorphoses : malgré la force et le courage du lion, il reste un acte fondamental que, selon Zarathoustra, il ne peut jamais accomplir : « Créer de nouvelles valeurs – même le lion n'en est pas encore capable : seulement créer la liberté nécessaire à de nouvelles créations, voilà ce que peut la puissance du lion. » C'est pour réussir dans cette prouesse que nous avons besoin de l'esprit de l'enfant, défini surtout par un « oui sacré » au « jeu de la création », affirmation qui nous conduit au cœur de la philosophie nietzschéenne selon laquelle la création de nouvelles valeurs est le plus haut accomplissement de l'esprit :

L'enfant est innocence et oubli ; un nouveau commencement, un jeu, une roue qui suit son élan propre, un premier mouvement, une manière sacrée de dire oui.

Oui au jeu de la création, mes frères – voilà qui requiert un dire oui sacré : l'esprit veut désormais sa propre volonté ; celui qui est perdu au monde acquiert son propre monde.

Ce que cet exemple vient illustrer, c'est la nécessité où nous sommes de nous éloigner des valeurs de l'équivalence pour retrouver l'état de pureté ou d'innocence qui est la condition de la créativité et qui, en tant que tel, nous permet de résoudre les nombreux problèmes suscités par le travail de la traduction.

Je prendrai ici un autre exemple, tiré non de Montebello mais de Merleau-Ponty, l'un des participants à l'atelier ayant évoqué le problème soulevé par le choix systématique du mot *interrogate* dans la traduction existante⁵. Du point de vue de l'équivalence, ce choix ne pose aucun problème : quand on ouvre le dictionnaire, on trouve en

5 Voir Stephen A. Noble, « The Language of Philosophy and the Challenges of Translation », dans Claire Wrobel (dir.), *Traduction et philosophie*, Paris, Éditions Panthéon-Assas, 2018, p. 121-135 ; « The Meanders of French Thought into the Anglophone World : Merleau-Ponty's *La Structure du comportement* and its English Translation », *Palimpsestes*, 2019, vol. 33 n° 1, p. 103-119.

effet *interrogate* dans la liste des possibilités de traduction pour « interroger », ce qui suggère que, tout compte fait, il s'agit d'un bon choix (ou, en tout cas, d'un moindre mal). Ces deux mots n'ont toutefois pas le même champ sémantique, *interrogate* ayant dans la traduction anglaise plus de relief qu'« interroger » dans le texte français. En présentant son projet de traduction, ce participant a montré que ce supplément de visibilité avait engendré dans le monde anglophone un nouveau concept – celui de « *philosophical interrogation* » –, qui n'a à peu près rien à voir avec les idées exprimées en français par Merleau-Ponty. Cet exemple témoigne bien des limites de la traduction conçue en termes d'équivalence. En revanche, dès lors que l'on prend en compte l'idée de différence, on voit qu'il ne s'agit pas du « même » mot en français et en anglais, ce qui oriente vers des solutions comme *enquiry* (c'est du moins l'une de celles qui ont été proposées dans la discussion), et invite aussi à se demander si le fait que Merleau-Ponty a utilisé le même mot en français dans des contextes différents nous oblige à utiliser le même partout en anglais. C'est un problème qui exige que nous exercions toute notre faculté de jugement en tant que traducteurs et traductrices et que nous dépassions l'idéal d'une équivalence trop simple pour introduire celui de création engendrée par la différence. Peut-être devons-nous simplement accepter qu'il est impossible de créer une « copie » d'un texte dans une autre langue et qu'il ne peut en exister que des représentations partielles reflétant les valeurs que nous portons en tant que traducteurs et traductrices. La philosophie de Nietzsche n'a-t-elle pas démontré la nature illusoire de l'idéal platonicien de copie, ouvrant ainsi la voie à une conception de la représentation comme simulacre dans un jeu de différence⁶ ? C'est ici, dans cette réflexion, que nous trouvons l'esprit de l'enfant.

6 Dans « Towards a Deleuzian Theory of Translation » (*Deleuze Studies*, 2017, vol. 11, n° 3, p. 379-404), j'ai suivi l'analyse par Gilles Deleuze de ce « renversement du platonisme » qui figure dans l'œuvre de Nietzsche, explorant les conséquences pour la traduction. Voir aussi Gilles Deleuze, « Simulacre et philosophie antique » dans *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 292-306.

Telles sont donc les trois métamorphoses de la traduction : « chameau », elle est chargée de tout le fardeau du texte d'origine et de la contrainte d'une équivalence étroite et rigide ; « lion », elle se révolte contre l'autorité de l'idéal d'une correspondance pure entre les deux mondes ; « enfant », elle nous pousse à créer des solutions inspirées de nos valeurs et de nos jugements. Au début de cet article, j'ai présenté ce que je considérais comme l'enjeu majeur de la traduction de textes philosophiques : comment recréer dans une autre langue des idées et une logique minutieusement élaborées dans une langue qui a conditionné à la fois le contenu et la forme du texte ? L'esprit de l'enfant permet de se rendre compte que cette imbrication du contenu et de la forme – de la conception et de l'expression des idées – n'a pas d'équivalent d'une langue à l'autre. La traduction que j'ai présentée à l'atelier avait déjà fait un premier pas dans cette direction : c'était un texte qui ne pouvait plus être décrit comme une copie et qui était devenu une tentative de représenter la différence entre le monde d'origine et le monde cible. Or c'est ici, dans cette ultime métamorphose, que nous touchons au cœur de la responsabilité de la traduction. Nous, traducteurs et traductrices, jouons un rôle fondamental du point de vue du façonnement des idées dans l'univers de la langue cible. Les solutions que nous trouvons pour refléter la différence séparant les deux mondes peuvent traverser les siècles et finir par avoir une vie à elles. Tel est le « sacré » du « oui sacré » de l'enfant, l'« ainsi l'ai-je voulu » d'un esprit qui « veut désormais sa propre volonté » : c'est la permanence – ou, dans un langage plus nietzschéen, la « récurrence » – de ce que nous apportons au vaste « palimpseste interlingual » de la culture – pour emprunter une métaphore à Barbara Cassin⁷ – qui vient nous enseigner la nécessité de devenir enfant et de « vouloir désormais notre propre volonté » en tant que traducteurs et traductrices.

7 Voir l'entretien « Le vocabulaire européen des philosophes, dictionnaire des intraduisibles » réalisé par Colette Briffard, 2006 : http://www.revue-texto.net/Dialogues/Cassin_interview.html.
